

Bazin voit l'Alsace en grand artiste, amant de la nature aimant l'Alsace.

C'est que le paysage vivifie l'amour du sol. Le Canada énorme, gigantesque, trop grand, qui s'appuie sur les glaces du pôle, n'en est pas moins notre pays : nous y sommes partout chez-nous, car partout nous y fîmes les premiers. Seule, l'insolence d'un parvenu, hardi d'ignorance, oserait nous appeler des étrangers, comme si nous ne le valions pas, ne fût-ce que par notre mépris silencieux de ses grossières injures.

Le Canada, le Canada français ! sur les rives du St-Laurent résonne la chanson française alerte, gaie, émue : aux bords des grands lacs, les joyeux propos, trop joyeux parfois, presque gaulois des nôtres, nous accueillent de leurs notes drôles ou salées ; dans la prairie, de lointains échos répondent à nos appels. Partout où nous allons, entendre parler français, quelle joie ! Causer, en français ne signifie-t-il pas gaieté, abandon, confiance et bonheur ?

Pourtant il suffirait de quelques Luciennes pour que se fissent, de ci, de là, des voix françaises. Espérons qu'il ne se rencontrera, dans l'Alberta, aucune de ces jeunes filles éva- porées et dures qui, sont la terreur des jeunes gens sérieux.

Un modèle se présente : c'est le suet de la seconde partie.

DEUXIEME PARTIE

LA REPUTURE

Le roman de Colette Bandoche est tout autre. Il est d'une simplicité extrême; trois personnages en scène, in meum, Madame Bandoche, sa fille Colette et un M. Astius, tout frais débarqué d'Al- lemagne.

M. Astius est un pelet : il est fier d'érudition ; avec un dictionnaire, il croit comprendre et résoudre tous les problèmes. Tout bardele de science, Astius ne comprend rien à la Lorraine. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à cette gent prétentieuse ignorant les races qui l'entourent, avec cette différence, que l'Allemand est au moins enrichi de faits, de dates, de conclusions, de statistiques, de chiffres, tandis que son compère du Canada, est ignorant comme une encre et gobé des baguettes monumentales. Tous deux n'ont pas le sens du ridicule : ils vivent béats et contents.

Tout le long du roman, Barres oppose deux idées, l'idée allemande, l'idée française.

Qu'il fasse cette opposition sans indulgence pour l'Allemand, je m'en doute; qu'il soit favorable à un Français, per- sonne ne s'en étonnera.